CrossMark

Arabic Sciences and Philosophy, vol. 28 (2018) pp. 159–166
doi: 10.1017/S095742391700011X © 2018 Cambridge University Press

ESSAY-REVIEW
REJET, FASCINATION, UTILISATION: LA RENAISSANCE ET LA PENSEE ARABE

JOËL BIARD
Centre d'études supérieures de la Renaissance
(UMR 7323, CNRS, université François-Rabelais de Tours),
59 rue Néricault-Destouches, 37020 TOURS Cedex 1, France
Email: joel.biard@univ-tours.fr

Dag Nikolaus Hasse, *Success and Suppression. Arabic Sciences and Philosophy in the Renaissance*, Cambridge, Massachussets - London, England, Harvard University Press, 2016, XXI-660 p.

L'ouvrage de Dag Nikolaus Hasse ouvre à nouveau le dossier de la présence et de l'importance de la science et de la philosophie arabes à la Renaissance. Il estime que cette question a trop souvent été traitée de façon partisane, soit pour valoriser *a priori* l'importance de la pensée arabe dans le développement des sciences en Occident, soit pour valider *a posteriori* son rejet. Il convient de reprendre le problème sur des bases factuelles, voire quantitatives (éditions, diffusion, etc.).

Car il est indéniable que dès le XIV^e^ siècle, avec Pétrarque et ses successeurs immédiats tels que Salutati, le rejet de la science et de la philosophie médiévales au nom d'un retour aux classiques latins (la valorisation de l'Antiquité grecque venant un peu plus tard) s'est redoublé de violentes diatribes anti-arabes. Pétrarque, figure fondatrice de l'humanisme philologique, en est représentatif. Non seulement dans le traité *De l'ignorance de soi-même et de beaucoup d'autres*, il met en scène, pour les critiquer, des aristotéliciens qui se réfèrent volontiers au "Commentateur", mais surtout, dans d'autres ouvrages tels que son *Invective contre les médecins*, il attaque ouvertement Averroès, présenté par exemple comme "un chien en rage qui aboie contre le Christ" (*Lettres de vieillesse*, t. 2, pp. 140–1). Si Averroès est le représentant typique d'un commentarisme qui aurait recouvert le texte aristotélicien, si sa langue est doublement barbare, puisque le mauvais latin de l'Université est ici aggravé par les difficultés notoires de traduction, on voit également poindre des sentiments anti-islamiques (qui seront moins fortement présents, il est vrai, dans les controverses ultérieures à la Renaissance). Et en médecine, ce sont les Arabes de façon générale qu'il faudrait bannir de l'enseignement médical.

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

Cet anti-arabisme constitutif de l'humanisme naissant pourrait laisser penser que durant les deux siècles qui suivent, sur ce point comme sur quelques autres (notamment l'importance prise au Moyen Âge par la théologie rationnelle), la Renaissance marquerait une rupture, un abandon, un rejet à l'égard de la pensée arabe autant que de la pensée médiévale latine. Et pourtant il est non moins évident que dans le champ de la philosophie, pour s'en tenir là provisoirement, du XIV^e^ au XVI^e^ siècle la présence d'Averroès est massive dans l'enseignement universitaire et dans les traités; elle se retrouve même, soit positivement soit à titre d'objet analysé et critiqué, dans des œuvres qui s'écartent des pratiques universitaires, comme celles de Pic de la Mirandole ou de Marsile Ficin.

Dag Nikolaus Hasse se demande donc s'il est vrai que durant la Renaissance l'Occident se déconnecte des sources arabes du savoir. Pour cela, il donne la priorité à l'examen des faits historiques et philologiques afin d'éviter les partis-pris idéologiques. Et il perçoit un double phénomène en apparence contradictoire qui explique en partie les débats et hésitations des contemporains sur ce sujet: la Renaissance est la période dans laquelle plusieurs traditions scientifique ou philosophiques plongeant dans le monde arabe atteignent le sommet de leur influence; c'est aussi le temps où l'Occident commence à oublier ses liens avec l'héritage arabe, qui allait de soi (quoiqu'il fût parfois objet de critique) depuis plusieurs siècles.

L'ouvrage est détaillé. Il comporte en tout plus de 650 pages: 315 de texte principal, un appendice fort utile sur la disponibilité des auteurs arabes dans les éditions latines de la Renaissance, où ces éditions sont recensées auteur par auteur après une brève notice biographique, près de 140 pages de notes malheureusement rejetées à la (presque) fin du volume ce qui ne facilite pas leur consultation, une bibliographie détaillée et des index.

Une première partie examine la présence matérielle des textes et auteurs arabes à travers les éditions, les biographies et les traductions. Le point de départ est donc très factuel et relève de l'histoire quantitative. Ainsi, on apprend que dans la bibliothèque du célèbre érudit Amplonius Rattink (base de l'actuelle Biblioteca Amploniana à Erfurt), sur 636 volumes se trouvaient 42 volumes d'origine arabe, et qu'ils étaient plus nombreux que les manuscrits de provenance grecque ou romaine. Les savants du Moyen Âge tardif s'intéressaient donc aux textes et manuscrits arabes, et cela continua lors des siècles suivants, où les lettrés gardèrent une vive conscience de l'apport des traditions arabes. Pic de la Mirandole en sera encore un exemple. La même tendance se manifeste si l'on regarde les éditions latines imprimées avant 1700 (p. 7 *sqq*.), ce qui ne reflète plus seulement la curiosité individuelle d'un collectionneur érudit mais une certaine demande sociale. L'édition permet d'ailleurs de voir que certains auteurs ou certaines œuvres perdent de leur importance, par exemple la *Métaphysique* ou le *De anima* d'Avicenne; tandis que d'autres sont au plus fort de leur transmission, tels que le pseudo-Mésué (texte de

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

pharmacologie attribué à tort à Mésué ou Māsawayh), Rāzī, ou encore, le *Canon* d'Avicenne. De façon générale, nous y reviendrons, les textes clés de la tradition médicale et astrologique connaissent de grands succès d'édition. Parmi les grandes entreprises, on connaît la série des éditions d'Averroès, culminant avec l'édition des Giunta en 1550–1552.

Cette demande sociale est d'abord le fait de l'enseignement universitaire. D. Hasse montre ainsi que dans le champ de la médecine, le *Canon* d'Avicenne, le livre IX du *Liber ad Almansorem* de Rāzī ou la pharmacologie du pseudo-Mésué, restent la base de l'enseignement et, à Bologne, se perpétuent même jusqu'au début du XVIII[e] siècle. Il indique aussi comment, dans certaines universités telles que Tübingen et Heidelberg, les réformes humanistes de l'enseignement cherchent à réduire la part des œuvres médicales arabes, mais sans succès durable. La demande universitaire est également forte pour les œuvres philosophiques, notamment Averroès, et l'apparition des commentaires grecs n'y met pas fin. En somme, il ne faut pas minimiser la présence quantitative des auteurs arabes, en lien avec l'enseignement de l'époque, même si le poids relatif de telle ou telle œuvre peut varier.

Le chapitre 2 sur lequel je passerai plus rapidement, s'attache à la connaissance biographique des auteurs arabes. Cet aspect était généralement négligé par les maîtres médiévaux. Des éléments biographiques apparaissent à la Renaissance, généralement en relation avec quelques tentatives pour élaborer l'histoire de telle ou telle discipline (le droit, la médecine). D. Hasse présente ainsi plusieurs chroniques d'origine italienne, allemande ou française. Il en ressort que le matériel fiable était assez rare. Toutefois, dans l'histoire de certaines disciplines, les auteurs arabes sont bien présents.

Le troisième chapitre s'intéresse aux traductions. La question est importante puisque les traductions arabo-latines médiévales étaient souvent critiquées pour leur obscurité. À la Renaissance, de nombreuses traductions arabo-latines ou hébraïco-latines sont entreprises. D. Hasse étudie quelques cas: la Préface d'Averroès à la *Métaphysique*, livre XII; le *Commentaire moyen* d'Averroès aux *Topiques*; le *Canon* d'Avicenne; le *Colliget* d'Averroès; les *Opera omnia* du pseudo-Mésué. Certains de ces textes avaient été traduits au Moyen Âge (comme le *Canon*), d'autres non (comme la Préface au livre XII de la *Métaphysique*). Chaque fois, l'auteur étudie les traductions successives, leurs techniques, leurs relations aux éventuelles traductions médiévales. On retiendra en premier lieu que là encore il y eut un effort soutenu de traduction de textes d'origine arabe. Certaines de ces traductions se font à partir de l'hébreu, d'autres à partir des originaux. On retiendra aussi que ce mouvement a été soutenu par des milieux puissants, des aristocrates fortunés comme Pic de la Mirandole, ou des personnages influents comme les français Bruyerin Champier (médecin auprès d'un cardinal puis à la cour) ou Sylvius (professeur de médecine à Paris). Enfin, ce mouvement de traduction implique bien des humanistes. Il se confirme par là, comme on le savait déjà à propos des œuvres

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

d'Aristote depuis les travaux de Ch. Schmitt, que l'opposition entre les humanistes et la philosophie péripatéticienne qui domine l'université est bien moins simple que ne le laisseraient croire quelques proclamations idéologiques. En vérité, la tendance à retourner aux textes et à les traiter d'un point de vue philologique ne s'oppose pas en tous points à la science et à la philosophie héritées des siècles précédents, mais vient plutôt la nourrir, et parfois l'infléchir. D. Hasse estime que le mouvement de traduction de l'arabe, que ce soit directement ou par l'hébreu, n'a pas autant d'impact qu'en eurent les traductions médiévales (p. 70); cependant leur résultat n'est pas nul, loin de là, et on peut voir au XVI^e^ siècle Pomponazzi ou Nifo utiliser, par exemple, les nouvelles traductions dans le champ de la zoologie. De même la traduction de textes d'Averroès dont on ne disposait pas (notamment le grand commentaire aux *Seconds Analytiques*) vient nourrir les nombreuses discussions sur la théorie de la science et de la démonstration, certes récurrentes depuis quelques siècles mais remises sur le chantier au XVI^e^ siècle – comme chez Jacques Zabarella.

La deuxième partie, parcourant à nouveau les mêmes domaines (d'où résultent quelques répétitions), les aborde en considérant cette fois davantage les enjeux conceptuels. L'auteur examine successivement la médecine (plus précisément la pharmacologie), la philosophie (plus précisément la théorie de l'intellect) et l'astrologie.

La médecine est un domaine clé pour le problème traité dans cet ouvrage. On sait que dès le Moyen Âge, les textes médicaux en provenance du monde arabe ont joué un rôle majeur. Le *Canon* d'Avicenne est à cet égard le texte central, mais de nombreux textes d'origine grecque ont été traduits à partir de l'arabe dans l'Italie du XII^e^ siècle. Galien lui-même a été diffusé accompagné du commentaire de ʿAlī ibn Riḍwān. D. Hasse indique que, symétriquement, la médecine était la profession choisie par de nombreux humanistes (p. 137, début du chap. 4) – un point qui est parfois occulté par le fait que les premiers humanistes étaient des grammairiens et des philologues, opposés aux professeurs de philosophie naturelle. Ce n'est donc pas un hasard si les attaques contre une médecine jugée trop théorique ont pris pour cible les théories arabes. Si cette démarche a pu trouver une première expression forte chez Pétrarque, c'est au XVI^e^ siècle que le développement de pratiques nouvelles (développement de la dissection, renouveau de la chirurgie) d'une part, et les réformes humanistes de l'enseignement d'autre part, ont fourni le terreau de critiques visant à exclure les textes arabes de l'enseignement médical. Le chapitre 4 montre ainsi en détail, sur le cas de la *materia medica* ou pharmacologie, comment certains auteurs de la Renaissance ont prôné un retour aux textes de l'Antiquité romaine et grecque, contre les textes médicaux dominants. Ces discussions ont une dimension linguistique importante, en lien avec les préoccupations nées de l'humanisme philologique. D. Hasse examine ces enjeux à partir d'un exemple précis, celui du séné. Ce qui est intéressant,

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

c'est que celui-ci apparaît dans les textes médicaux arabes, mais non dans la médecine antique. Les médecins humanistes s'efforcent alors d'en trouver l'équivalent, allant même parfois, dans certains cas extrêmes, jusqu'à manipuler les textes (Jean Ruel, p. 155). L'exemple du séné manifeste ainsi les limites des formes radicales d'humanisme en médecine. Il montre aussi que les exigences internes de la discipline conduisent à maintenir ou retrouver rapidement, dans la pharmacopée comme dans les manuels d'apothicaires (qui jouent en l'occurrence un grand rôle), des connaissances qui s'avèrent utiles, au point de mettre en échec les tentatives pour supprimer certains textes de l'enseignement.

Pour en rester aux disciplines relevant de la science ou du moins de la philosophie naturelle, nous évoquerons tout de suite l'objet du chapitre 6, à savoir l'astrologie. L'astrologie, du moins sous la forme d'une influence des astres sur le cours du monde naturel sublunaire, a été présente tout au long du Moyen Âge; les débats portaient seulement sur la possibilité et la validité de l'astrologie judiciaire. D. Hasse rappelle l'attitude ambivalente de l'Église, les prohibitions se limitant à ce qui remettrait en cause le libre arbitre humain. De ce point de vue encore, la Renaissance ne manifeste aucune rupture avec les siècles précédents. Or dans ce domaine aussi, les principaux textes de base ne sont pas seulement grecs (avec principalement le *Tetrabiblos* de Ptolémée) mais arabes: Abū Maʿšar (Albumasar), al-Qabīṣī (Alkabitius), Māšāʾallāh (Messahalah), Sahl ibn Bišr (Zahel)…, ainsi qu'un texte d'origine hébraïque, Abraham ibn Ezra.

Dans ce chapitre D. Hasse montre comment c'est la *Disputatio* de Pic de la Mirandole qui trace le cadre du débat renaissant. Dans cet ouvrage, Pic (quoique par ailleurs ouvert à la philosophie arabe et hébraïque) critique l'astrologie arabe et prône le retour à Ptolémée. Il fournit ainsi des arguments aux tenants d'un retour aux anciens. Au premier abord, l'argumentation de Pic rencontre quelque succès. D. Hasse examine de ce point de vue six problèmes majeurs allant des élections à la grande conjonction, en passant par la durée de la vie. Le thème de la grande conjonction, c'est-à-dire du retour, approximativement tous les vingt ans, du rapprochement maximal entre Saturne et Jupiter, est particulièrement représentatif. Étudié notamment par Abū Maʿšar, le thème a été repris dans tous les manuels médiévaux, jusqu'à être lié par Pierre d'Ailly ou Nicolas de Cues à la théorie du salut. Or l'on constate ici encore que le projet d'une réforme ptolémaïque de l'astrologie eut peu de succès (p. 290), et que les théories provenant des sources arabes (mais dont l'origine peut être parfois grecque, indienne ou persane) se maintiennent à la fois pour des raisons internes et en lien avec certains calculs astronomiques.

Revenons pour finir à la philosophie (chapitre 5) et plus particulièrement à la théorie de l'intellect. Ce chapitre pose la question majeure de l'averroïsme, thème à la fois omniprésent et controversé dans l'historiographie depuis Renan. L'ouvrage montre en détail l'affrontement des partisans et des adversaires

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

d'Averroès aux XV^e^ et XVI^e^ siècles. L'opposition est extrême, puisque d'un côté la Renaissance est non seulement la période où paraissent les grandes éditions d'Averroès mais aussi le moment où dans certaines universités, notamment (mais pas seulement) à Padoue, de nombreux professeurs enseignent la psychologie, la physique et la cosmologie en se fondant sur les commentaires d'Averroès, tandis que d'un autre côté les thèmes anti-averroïstes restent récurrents: mauvais style, incompréhension d'Aristote, irréligion. Mais au delà de ces lieux communs, c'est sur la pression des autorités ecclésiastiques à la fin du XV^e^ siècle et au début du XVI^e^ que le texte met l'accent: intervention de l'Évêque de Padoue en 1489 puis V^e^ Concile de Latran en 1513. Ce point était certes déjà connu, mais son importance a rarement été autant soulignée.

Ce long chapitre constitue une excellente mise au point sur l'averroïsme à la Renaissance. Après avoir rappelé le contexte à la fois culturel et institutionnel, l'auteur se demande ce qu'est l'averroïsme puis examine quatre controverses portant sur des questions nées des textes d'Averroès, avant d'évoquer l'effacement de l'averroïsme à l'époque de Juan Luis Vivès. Les controverses sont l'occasion de précisions sur le parcours intellectuel d'auteurs majeurs comme Agostino Nifo, Nicoletto Vernia, Luca Prassicio et même Pietro Pomponazzi, qui tous à un moment ou à un autre se sont réclamé d'Averroès, sur leurs démêlés avec les autorités, sur leurs évolutions. Parmi ces controverses, c'est celle qui a trait à l'unicité de l'intellect possible qui occupe, à juste titre, le plus de place. D. Hasse montre que la traduction des commentaires grecs vient nourrir ces discussions, mais, dans un premier temps du moins, n'en change pas fondamentalement la nature.

Une des thèses de l'ouvrage c'est qu'il existe une véritable école averroïste. Je dois dire que je serais plus nuancé sur ce point, du moins pour ce qui concerne la continuité posée entre les prétendus averroïstes de la fin du XIII^e^ siècle et les auteurs de la Renaissance. Il me semble au contraire qu'il y a une évolution nette, que l'ouvrage permet d'ailleurs de mieux comprendre. D. Hasse note que certains textes parlent de famille, d'école ou de secte averroïste (p. 189). Mais il note aussi que le terme est rarement employé pour se désigner soi-même, à l'exception d'un texte de Pomponazzi (p. 190 et n. 58) – mais il faut ajouter que c'est en 1518, donc à une période où, en ce qui concerne précisément la théorie de l'intellect, il s'est éloigné de la doctrine averroïste! La désignation reste donc généralement une caractérisation négative plus qu'une revendication d'appartenance à une école – même s'il semble que l'on puisse parfois trouver un sens positif, celui de bon interprète d'Averroès (p. 190 et n. 59). Cela dit, il n'en reste pas moins que toute une série de thèses sont attribuées aux averroïstes, excédant la seule théorie de l'intellect, et il est important de le souligner comme le fait D. Hasse. Cela concerne certes la psychologie, mais également la philosophie naturelle (notamment la physique et la cosmologie), et la métaphysique: statut de la matière, éternité du monde, négation de la puissance absolue de Dieu, négation de la connaissance divine

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

du particulier, etc. On peut donc tracer une configuration doctrinale formée d'une série de thèses qui concernent plusieurs domaines philosophiques, même si elle autorise quelques débats internes. En revanche, il ne me paraît pas qu'il y a ait une continuité qui lui confère un sens régulier depuis le XIII^e^ siècle. Les études sur cette période convergent largement pour estimer que le terme inventé par Thomas d'Aquin renvoie à des auteurs qui, même s'ils soutiennent dans une certaine mesure la thèse de l'unité de l'intellect possible, non seulement ne se revendiquent pas de façon globale d'Averroès, mais s'appuient bien plus largement, et notamment en ce qui concerne le thème crucial de la félicité intellectuelle, sur le péripatétisme gréco-arabe tel qu'il avait été cerné par Albert le Grand. De ce point de vue (et l'ouvrage de D. Hasse le souligne à son corps défendant), il y a bien une rupture avec Jean de Jandun puis l'usage que feront de celui-ci les auteurs ultérieurs. Se donnant lui-même comme le premier ou le prince des averroïstes, Jean de Jandun a créé une tradition de surcommentaire, et fait de certaines thèses averroïstes la pierre de touche de la vérité philosophique. Cela crée un mouvement nouveau de commentaires et de débats et trace les contours de toute une problématique doctrinale. Néanmoins, il faut aussi rappeler premièrement que la plupart des auteurs qui ont soutenu la thèse de l'unicité de l'intellect possible ont évolué, soit sous la pression des autorités, soit par l'adoption de positions proches d'Alexandre pour des raisons purement théoriques, comme Pomponazzi; deuxièmement que les thèses qui sont des marqueurs de cette configuration doctrinale "averroïste" ne sont pas nécessairement toutes soutenues par un même auteur. Cela paraît atténuer ici l'aspect d'école. Cela étant dit, la mise au point de D. Hasse établit que ce mouvement va au delà du simple usage d'Averroès pour lire Aristote; elle est très précieuse, non seulement par l'étude précise de ces débats, mais par l'image d'ensemble qui en ressort concernant la philosophie de la Renaissance.

Au terme de cette étude, on peut dire que le projet initial est parfaitement rempli. Certes une partie est purement factuelle et descriptive (assumée comme telle), mais elle se redouble d'une seconde partie qui donne à voir les enjeux théoriques, en histoire la philosophie naturelle et en psychologie (ou du moins en noétique). Le premier résultat est de confirmer avec des arguments incontestables que la pensée arabe reste massivement présente à la Renaissance et plus, qu'elle est un élément de la philosophie vivante à l'époque; ce n'est pas une survivance comme le laissait entendre Renan, mais un élément moteur dans un certain nombre de domaines scientifiques et philosophiques. L'auteur ne prétend pas ratisser tous les domaines, mais ceux qu'il a choisis sont représentatifs. Enfin, cette vision n'est pas statique. Elle soutient qu'il y a à la fois une montée en puissance de cette pensée arabe suivie d'une suppression ou disparition. La question du déclin de cette présence ne peut en effet être évitée puisque c'est un fait qu'au XVII^e^ et XVIII^e^ siècle, on est passé à une autre façon de faire de la philosophie. D. Hasse invoque à la fois des facteurs externes et des facteurs internes. En ce qui concerne les premiers, il insiste de façon

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press

récurrente sur la pression ecclésiale. C'est incontestable, mais encore faut-il ajouter, comme il le fait lui-même, qu'elle n'a pas toujours été suivie d'effets parce que l'Église était elle-même traversée de contradictions à l'égard de cet interventionnisme. Mais D. Hasse note aussi l'émergence d'explications alternatives à l'intérieur même du péripatétisme. Il mentionne d'une part le retour à une forme d'orthodoxie thomiste avec la "seconde scolastique", d'autre part le poids croissant de l'alexandrisme. Pour autant que je sache, l'histoire de l'influence effective d'Alexandre après Pomponazzi reste encore à écrire. Ajoutons enfin, ce qui est suggéré, la crise du commentarisme. Il ne s'agit pas tant dans un premier temps d'une disparition que d'une prolifération qui finit par étouffer une façon de faire de la philosophie. Puis, à partir du XVII^{e} siècle, d'autres formes textuelles et d'autres pratiques pédagogiques deviennent dominantes. Mais cela ne concerne pas seulement la pensée d'origine arabe, cela concerne tout le péripatétisme gréco-arabe et ses héritages médiévaux. Dans ce compte rendu, j'ai toutefois insisté, comme le fait le livre, sur le succès de la pensée d'origine arabe à la Renaissance, afin d'éviter le piège que constituent les proclamations des premiers humanistes.

https://doi.org/10.1017/S095742391700011X Published online by Cambridge University Press